

## Sur une nette inversion du schème de la fin des temps

A propos des exposés du père Louzeau et du professeur Jean Luc Marion, Institut Catholique de Paris, chaire du Bien Commun, vendredi 6 avril 2018

Il y aurait beaucoup à commenter sur les exposés très riches que nous venons d'entendre. J'aurais particulièrement aimé suivre la piste, ouverte par le professeur Marion, sur la question des déchets qui remplacent, dit-il, l'antique forme métaphysique de l'objet. Il se trouve en effet que la terre vivante — Gaïa pour lui donner son nom scientifique — est presque tout à fait autotrophique en ce sens qu'elle survit par le recyclage et non par un apport de matière extérieure — si on laisse de côté, bien sûr, l'énergie venu du soleil. Or, les sociétés industrielles n'ont jamais été, jusqu'ici, capable de rivaliser avec le système terre : leurs déchets, pour la plus grande partie ne sont pas recyclable. Elles ont poussé très loin l'hétérotrophie. De même j'aurais aimé commenter en détail le projet du père Louzeau de situer les différents pôles d'attraction de la théologie politique d'aujourd'hui. Mais comme je sens, quant au fond, un accord certain sur le diagnostic, et que nous sommes à la fin de ce colloque sur le Bien Commun, je préfère pousser un peu plus loin le thème qui ressort de cette après-midi et que je définirai comme *une nette inversion du schème de la fin des temps*.

Pour ce faire je voudrais partir de *Laudato Si !* et réfléchir avec vous sur l'originalité de la proposition anthropologique aussi bien que théologique avancée par l'encyclique du Pape François, déjà citée de nombreuses fois au cours de ces journées.

La tentation serait de situer ce texte à l'intérieur d'un mouvement écologique, comme si le Pape François avait « pris conscience » de façon plus insistante que ses prédécesseurs, de l'importance de la crise des vivants et qu'il avait voulu l'ajouter à la liste des enjeux dont la prédication devrait avoir le souci. Or, dire qu'il s'agit d'un texte écologique serait, à mon sens, en perdre le sel — et par là même, perdre aussi l'occasion d'ouvrir la théologie à de nouveaux chantiers. Le professeur Marion a montré d'une façon parfaitement claire pourquoi il ne pouvait s'agir d'écologie dans cette affaire, puisque c'est le changement même de la notion de monde et donc de nature qui est en question. Le père Louzeau, quant à lui, a été jusqu'à proposer de donner une position nouvelle au terrestre. C'est cette proposition que je voudrais souligner.

C'est que l'originalité de *Laudato Si !* repose sur l'invention d'une figure en effet nouvelle où s'expriment « le cri ou la clameur » — les traductions diffèrent — *de la terre et des pauvres*.

« §-49 Une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice dans les discussions sur

*l'environnement, pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres* ». (souligné dans le texte)

Ce double cri, cette double clameur signale avec force que la figure dont il s'agit ne ressemble guère à celle de la « nature » qui est au cœur des préoccupations écologiques traditionnelles comme de celle de la théologie également traditionnelle. (Je reviendrai plus tard sur la notion de figure). Que je sache la terre, envisagée dans l'ancien régime climatique — pour reprendre mon expression — n'a pas la capacité de crier et nul n'aurait eu l'audace de la désigner en commençant le texte par cette belle expression, empruntée à Saint François, de « terre sœur mère ».

« §-1 'Loué sois-tu, mon Seigneur, pour *sœur notre mère la terre*, qui nous soutient et nous gouverne, et produit divers fruits avec les fleurs colorées et l'herbe' »

Que le pape François commente ensuite de la façon suivante :

« §-2 Cette *sœur crie en raison des dégâts que nous lui causons par l'utilisation irresponsable et par l'abus des biens que Dieu a déposés en elle. (...) C'est pourquoi, parmi les pauvres les plus abandonnés et maltraités, se trouve notre terre opprimée et dévastée, qui 'gémît en travail d'enfantement'* (Rm 8, 22) ».

Si cette figure nouvelle d'une terre qui gémit sous l'action des humains est originale c'est qu'elle est mêlée dans l'encyclique de façon indissoluble au cri des pauvres. Or, deux cents ans après la naissance de ce qu'on pourrait appeler la préoccupation pour l'écologie, et malgré tous les efforts des militants et des penseurs, le lien entre la misère des pauvres et la catastrophe ou la mutation écologique reste toujours bien faible. La question sociale et la question écologique font l'objet d'un embranchement et même d'une contradiction comme s'il fallait toujours avoir à choisir entre l'économie et l'écologie. Alors que dans *Laudato Si!* le lien indissoluble entre deux objets nouveaux — le cri de la terre et des pauvres — est l'objet même d'une nouvelle attention apostolique.

Nous sommes donc, je crois, tous les trois d'accord, il ne s'agit en rien d'un texte dont on pourrait dire : « Tiens, un pape s'intéresse enfin à la question de la nature ». Non, il s'agit d'une innovation prophétique par laquelle un pape fait advenir une figure nouvelle qui décale l'ancien thème de la nature, partagé jusqu'ici par l'écologisme aussi bien que par ses ennemis, pour en faire le nouvel objet de l'attention des chrétiens : la mère sœur clameur de la terre et des pauvres. Voilà l'originalité qu'il s'agit de penser sans se précipiter aussitôt pour la rendre traditionnelle ou inoffensive. Inutile de le cacher, ce texte déclenche un flot d'images prophétiques.

Avant d'en mesurer plus précisément l'originalité, il faut insister sur ce lien entre cri de la terre et cri des pauvres.

Que la terre soit capable de crier, c'est au fond ce que dit à sa manière plus froide mais pas moins militante et pas moins engagée le terme controversé d'Anthropocène (déjà présenté par le père Louzeau). Aussi énormes qu'aient été les transformations imposées par les humains au cours de l'Holocène (les 12.000 dernières années), elles portaient sur leur environnement et pas sur le système terre lui-même. L'engagement du système terre définit de façon plus scientifique ce que l'encyclique appelle un « cri » ou une « clameur », disons un gémissement étudiable et calculable — Michel Serres dans un texte pionnier avait mis en évidence cette « terre qui s'émeut » par opposition à la célèbre expression de Galilée « et pourtant la terre se meut ». En voilà assez pour ébranler les certitudes les mieux établies : tous les efforts de prédication, tous les rituels, toutes les institutions ecclésiales, toutes les métaphores à contenu cosmique se sont développées au cours de l'Holocène — jamais elles n'ont eu à affronter littéralement et non pas figurativement une terre qui s'émeut et qui clame. Le terme d'Anthropocène est un moyen mnémotechnique qui joue avec la phrase galiléenne : « Et pourtant elle s'émeut » (ce qui fait un intéressant contraste avec la citation de Husserl proposée par le professeur Marion sur « l'archi sol qui ne se meut pas ».)

On pourrait donc dire que l'encyclique est typique de l'époque, marquée maintenant de façon de plus en plus claire par le terme d'Anthropocène. Or, l'innovation de *Laudato Si !*, est d'attaquer directement la plus grande limitation de ce terme mal aimé, hybride trop vite conçu d'anthropologie et de géologie. Ce que les critiques, maintenant un peu fastidieuses, de ce concept d'Anthropocène (que je préfère appeler Nouveau régime climatique pour lui donner sa dimension institutionnelle) ont de juste, c'est que l'agent humanoïde, l'*anthropos* de l'Anthropocène reste un être abstrait, un humain générique, un universel vide. Or, tout le monde en tombe d'accord, il serait parfaitement injuste de ne pas prendre en compte la répartition inégale à la fois des responsabilités et des impacts. En gros, les moins responsables sont les plus touchés. Par conséquent, en associant le cri des pauvres au cri de la terre, le Pape François, ne se contente pas de suivre la mode de l'Anthropocène, il en détourne aussitôt le concept en l'attachant à cette longue histoire de l'Église prenant parti pour les pauvres. L'innovation de *Laudato Si !* c'est d'encaisser l'innovation géohistorique majeure — c'est bien le système terre qui gémit et qui s'émeut — et de la rattacher à la préoccupation apostolique aussi ancienne que le christianisme.

On comprend pourquoi dans un colloque sur le Bien Commun, cette encyclique est si radicale : ce n'est pas le même commun — la terre s'en mêle — et ce n'est ni le même bien, ni surtout le même mal. Pas étonnant que tout ait été fait pour enfouir aussi rapidement que possible une parole aussi radicalement prophétique. (La comparaison entre cette encyclique et les textes à contenu

écologique de son prédécesseur, Benoît XVI, est d'ailleurs éclairante sur cette différence : le style argumentatif du second jure avec le style prophétique du premier.)

Essayons maintenant de creuser les conséquences pour la prédication d'une telle nouveauté. Je dis bien pour la prédication et pas seulement pour la théologie ou pour la philosophie. Par exemple, comment entendre la *Lettre aux Colossiens* lues durant ce dernier dimanche de Pâques : « Frères recherchez les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu. Pensez aux réalités d'en haut, non à celles de la terre. » (3, 1-4) ?

Je sais parfaitement que la philosophie, la théologie vont trouver mille manières d'euphémiser ces expressions, de même que l'exégèse saura très bien expliquer la formule « assis à la droite » aussi bien que le trope des « réalités d'en haut » — et ces disciplines auront toutes raison. Il n'en reste pas moins qu'il s'agirait là d'évasions savantes devant ce fait massif : le contraste textuel radical est bien celui-là, telle que des oreilles d'aujourd'hui l'entendent : « Pensez aux réalités d'en haut, non à celles de la terre ». On ne peut être plus clair sur l'ordre et la nature des préférences, sur la direction du regard imposé par ses métaphores, sur la priorité à accorder à telle ou telle vertu — encore une fois pour des oreilles d'aujourd'hui.

Comment réconcilier cette figure avec celle de l'attention exclusive pour la terre et les pauvres qui gémissent ensemble des mêmes injustices ? Il ne suffit évidemment pas de dire désormais : « Pensez aux réalités de la terre, et plus du tout à celles d'en haut ». Ce serait bien trop simple. J'avais naguère prêché ici même cette parole naïvement inversée « A quoi te servirait de gagner ton âme, si tu perdais toute la terre ? ».

Et pourtant, si l'on est effectivement passé d'un ancien à un Nouveau Régime Climatique, on ne peut pas continuer à verser les mêmes métaphores dans les mêmes vieilles outres en finissant sur le sens qu'il faut donner aux termes de « réalités d'en haut » et d'en « bas ». Un tel changement d'époque ou d'ère entraîne tout le reste. On ne peut nier qu'il y a là dans cette encyclique une inversion dans la structure d'ensemble de toute prédication, sensible au cri conjoint, partiellement inarticulé, de la terre et des pauvres souffrant dans les mêmes gémissements. Le doigt du Pape François désigne quelque chose de nouveau qui se situe, dans l'ordre métaphorique, bel et bien « en bas » et pas « en haut ». En tous cas, pas de doute, elle désigne un nouvel horizon. Changement de direction, de vecteur, que le père Louzeau a tenté de résumer dans son schéma.

Quand on a affaire à des innovations radicales dans les formes de la prédication, on ne peut se contenter d'un commentaire doctrinal qui ferait rentrer la nouveauté dans la tradition sans renouveler cette tradition. Ce serait le cas si l'on considérait *Laudato Si!* comme un texte concerné par « la nature » qu'il faudrait respecter ou sauver. Le professeur Marion a bien marqué cette imposture.

Pour résumer la situation présente, elle est marquée, d'une façon ou d'une autre, par l'impression d'atterrir. Il semble que nous nous *terrestrialisons* d'une façon neuve, nous sommes tendus vers un nouvel attracteur. L'ancienne idée de la terre conçue comme globe, l'ancienne idée de matière, n'a plus de rapport avec la terre qu'il s'agit d'habiter. D'où l'importance à mes yeux des sciences du système terre, de l'innovation capitale de Gaïa et de ce terme de Zones Critiques développé hier par le professeur Gaillardet. Il ne s'agit nullement d'opposer les sciences froides et objectives au monde vécu, mais de choisir dans les sciences celles qui permettent de comprendre à nouveau frais l'étonnante difficulté de vivre dans ces zones critiques qui réagissent aussi rapidement à nos actions. La terre que nous commençons à découvrir grâce aux sciences ne ressemble plus du tout à ce pesant matérialisme que les « spiritualistes » adoraient détester.

Comme toujours, quand on doit exercer le discernement entre l'innovation et la tradition, il faut revenir sur la distinction entre ce qu'on pourrait appeler un *schème* et ce que j'ai appelé plus haut une *figure*. Le schème, en lui-même, est muet, il ne dit littéralement rien sans les figures qui seules le modulent, l'expriment, l'incarnent, le déclinent de mille façons selon les circonstances de la prédication. Mais, ces figures, par elles-mêmes, ne disent rien sans être rattachées au schème qu'elles expriment provisoirement et plus ou moins maladroitement. On ne peut se fier à aucune d'entre elles pour discerner quelle nouvelle figure commentera la précédente de façon juste *sans repasser par le schème* qui permet seul de juger de sa fidélité dans et par la rénovation de l'expression. Sans le retour au schème, pas de discernement possible entre le rabâchage et la répétition. C'est par excellence la grande leçon de Péguy.

La grande puissance du texte de *Laudato Si !* c'est de rendre le schème à nouveau perceptible derrière les figures de la tradition, à cause de la reprise directe et explicite du thème de l'apocalypse présent dans toutes les questions ayant trait à la crise écologique (ou plus précisément au Nouveau Régime Climatique). Je ne pense pas à l'accusation portée par les indifférents et les sceptiques contre les écologistes accusés « de se livrer à une pensée apocalyptique », mais au très simple retour dans toutes les questions morales, sociales, politiques, et, c'est là la grande surprise, aussi bien dans tous les problèmes scientifiques, de la question de la *fin des temps*. Enfin, ce thème redevient contemporain de l'histoire, ou plutôt de la géohistoire, d'une façon encore plus puissante, plus actuelle, plus exigeante qu'à l'époque de la menace de l'holocauste atomique (menace, je le signale d'ailleurs, exactement contemporaine de ce qu'on appelle l'Anthropocène court daté, par certains stratigraphes, de 1945 et qui d'ailleurs demeure suspendue au-dessus de nos têtes comme au plus fort de la guerre froide).

Ce retour de l'eschatologie souligné par le père Louzeau est une surprise totale pour les gens à sensibilité écologique — qu'ils soient militants ou scientifiques — parce qu'ils refusent, le plus souvent, de s'intéresser de quelques façons que ce

soit à toute histoire ou considération qui leur apparaîtrait « religieuse ». Même ceux qui ont apprécié que le pape François s'intéresse « enfin à leur sujet » s'indignent des passages où il réutilise la tradition. Le sens commun de mes amis écologues, qu'ils soient historiens, philosophes, sociologues ou géochimistes, c'est qu'on doit pouvoir avancer dans toutes ces questions sans en passer par toutes ces « vieilleries chrétiennes ». Et parmi ces vieilleries aucune ne leur fait plus horreur que l'eschatologie.

Or, l'avantage du thème de la fin des temps, c'est qu'il traverse aujourd'hui toute l'affaire quelle que soient les croyances ou les incroyances des uns et des autres. Je ne connais pas un praticien de ces questions qui n'aie sa propre version eschatologique de la situation présente. C'est en ce sens qu'il renouvelle toutes les positions : enfin « la fin du monde » redevient le nom que l'on donne à la nouvelle question du Bien Commun, plus exactement, il semble que notre bien commun, ce soit très exactement *la fin d'un monde*. Manquer de monde, voilà la nouvelle universalité. Retour objectif, matériel, calculable, datable de la question de la fin dans tous les sens du mot fin, je veux dire aussi de la finalité, du jugement définitif et des buts.

Bien qu'il soit contradictoire de chercher à désigner directement le schème exprimé par les figures de la tradition, c'est justement en période de crise qu'on peut le mieux l'apercevoir : en le résumant d'une phrase on pourrait dire : « dans le temps qui passe, fait irruption un temps qui ne passe pas ». Et bien sûr le corollaire : il s'agit d'une impossibilité, puisque le temps continue à passer et, par conséquent, pour comprendre une telle irruption, il faut toujours recommencer à en exprimer par des figures multipliées, aussi bien l'impossibilité, la vérité que la nécessité de le reprendre à nouveaux frais pour, littéralement, suivre, accompagner le temps qui passe, s'adapter à la logique du temps qui passe, en redressant chaque fois le même message paradoxal et toujours nécessairement mal compris.

Ce schème n'est saisissable, historiquement, que par contraste avec les religions civiques ou cosmiques qui se sont attachées à un tout autre phénomène : comment parvenir à durer, comment se maintenir en existence, comment discipliner, dompter le temps qui passe. La durabilité, on dirait aujourd'hui, la « soutenabilité » de leurs sociétés, de leurs civilisations voilà à quoi les religions s'étaient toujours attachées. Jusqu'à l'émergence de ces autres religions — Jan Assmann les appelle d'ailleurs à dessein contre-religions — qui se sont attachés à travailler cet autre schème celui de l'accomplissement, ou du jugement du temps — dans et malgré le temps qui passe.<sup>1</sup> D'où le relatif désintérêt des religions nouvelles pour la continuité civique et cosmique et leur insistance pour les figures de la fin ou de l'accomplissement des temps. A leurs yeux, il ne s'agit pas d'assurer

---

<sup>1</sup> C'est le rapport, dans la logique d'EME entre les êtres de REP, et ceux de REL, quant à l'erreur de catégorie sur l'anti-idolâtrie, c'est le travail poursuivi dans Iconoclash.

la durabilité, mais au contraire la rupture, et partant la libération, d'avec toutes les questions de continuité : « Les temps sont accomplis ». On repère ici l'une des origines de ces « réalités d'en haut » chargées de faire contraste avec les « réalités de la terre » dont parlait Saint Paul. Il ne s'agit évidemment pas d'un rapport entre le bas et le haut, mais entre ce qui dure définitivement, définitoirement et ce qui passe, entre ce qui juge et ce qui est jugé.

Le Nouveau Régime Climatique, s'il permet de reprendre le schème, bouleverse évidemment les figures qui ont permis jusqu'ici de l'exprimer. S'il y a des secrets que désormais tout le monde cherche un peu désespérément à trouver, c'est celui de parvenir à durer, à maintenir, à obtenir une continuité, une soutenabilité des sociétés contre la menace d'une fin du temps, non plus espérée mais hélas réalisée pour de bon par l'action même des humains préalablement « libérés » des contraintes cosmiques et civiques de la tradition. Les réalités d'en haut sont devenues le « hors sol », l'indifférence à la crise, l'indolence et l'escapisme. De façon stupéfiante et complètement imprévue, la fin des temps a fait irruption, non pas comme la réalisation d'une promesse enfin accomplie venue d'en haut ; non pas comme l'attente toujours reprise d'une vérité qui ne doit pas s'accomplir sans se trahir ; mais comme la réalisation, hélas factuelle, objective, temporelle, d'une réalité dont les humains — certains humains plus que d'autres — sont seuls responsables. Pas une seconde nous ne pouvons oublier que la fin du temps est une réalité pour une grande partie des espèces — n'allez pas essayer de rejouer la scène de Saint François prêchant aux oiseaux, en faisant miroiter aux volatiles d'aujourd'hui les promesses de la Révélation apocalyptique, alors que toutes ces espèces, victimes de la sixième extinction, sont en train de disparaître pour de bon !

Vous le voyez, la répartition des valeurs le long du schème, se trouve bel et bien inversée. Avant, du temps de Saint Paul, la dimension, disons, « verticale » de la fin du temps était marquée *positivement* et la dimension « horizontale », pour rester dans des clichés de sermons du dimanche, avait une valeur *négative*. La hiérarchie des attachements était telle qu'il fallait préférer s'attacher aux réalités d'en haut plutôt qu'aux réalités terrestres. Or, aujourd'hui la fin du temps ne représente pas la libération des contraintes cosmiques et pas non plus l'émancipation de tous les interdits civiques, mais, au contraire, la fuite hors sol et le refus obstiné d'entendre la clameur de la terre et des pauvres, humains comme non humains, privés de toute continuité, de toute protection et de toute identité durable.

Pour le dire de façon brutale c'est la transcendance qui est devenue mensongère, pour ne pas dire diabolique, et c'est l'immanence, cette immanence méprisée par des siècles de « spiritualité », qui devient désirable, morale et civique. L'horizontale a désormais préséance sur la « dimension verticale ». Ce qui n'était pas prévu évidemment quand les figures du haut et du bas avaient été inventées puis validées par la tradition, c'est que la fin des temps pouvait être le résultat de l'action émancipatrice des humains eux-mêmes, une « apocalypse de civilisation »,

comme le dit Eric Voegelin, et pas du tout par le retour dans la gloire d'un Fils de Dieu. Voilà qui change évidemment tout ; voilà qui explique pourquoi le doigt du Pape François ne désigne pas le ciel mais la terre, la vieille et toute nouvelle terre de l'incarnation, qui git sans secours dans les gémissements d'un enfantement continu de plus en plus douloureux.

Permettez-moi de tirer trois leçons de ce renversement dans les valeurs attribuées aux figures du schème de la fin du temps — schème qui reste évidemment le même puisqu'on ne cesse de scruter sa puissance et ses contradictions par des figures toujours nouvelles, sans jamais pouvoir l'aborder directement et sans jamais effacer son caractère contradictoire — (la dialectique peut jouer sur l'assemblage des figures mais elle est sans effet sur le schème).

La première leçon, c'est la révision des positions traditionnelles concernant ce fameux *paganisme* contre lequel il faudrait continuer à lutter pour maintenir la non moins fameuse « dimension verticale ». S'il y a eu une erreur de cible tragique dans l'histoire des contre-religions, c'est bien d'avoir vu dans la *paganisme* une figure *en compétition* avec elles pour la vérité (ce que Assmann a admirablement vu), alors qu'il s'agissait d'ensemble de pratiques culturelles qui visaient des valeurs entièrement différentes, valeurs qui prennent subitement, dans le Nouveau Régime Climatique, une importance capitale.

Les *paganismes* — innombrables sont leurs formes, leurs vertus, leurs faiblesses, leurs crimes mêmes — visent en effet l'immanence mais pas au sens que lui donne la prétention à la transcendance. Par immanence, les *paganismes* entendent la continuité, la prolongation, la survie des formes de vie cosmiques et civiques assurées par les divinités dont tout le monde a toujours su, sans aucun faux semblant (contrairement à l'accusation d'idolâtrie), qu'elles sont évidemment faites de main d'homme — et heureusement. La haine des idoles a aveuglé au lieu d'éclairer.

Si on commence à regarder ces *paganismes* avec quelque envie — après qu'ils aient été presque partout impitoyablement éradiqués en particulier par les missionnaires —, c'est parce qu'on cherche désespérément à nouveau ce genre d'immanence-là. Quoiqu'on dise des vertus immenses apprises des contre-religions, que ce soit dans leur formes missionnaires et chrétiennes, ou dans leurs formes sécularisées, laïcisées, modernes, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles n'ont pas mis en avant la question clef de leur survie, de leur durabilité, de leur continuité temporelle ! Elles se sont jetées dans la crise climatique sans une minute de réflexion. Elles se sont joyeusement désintéressées de leur condition terrestre, et surtout, c'est là le plus grave, elles ont vu dans leur désintérêt, leur plus grande vertu. Il ne s'agit évidemment pas de revenir aux cultes païens — ils ont été détruit et totalement éviscéré de toutes façons — mais de cesser de les combattre, d'en comprendre le mode pour commencer à apprendre d'eux comment survivre en désamorçant certains des poisons des contre-religions. La



peur du paganisme a ralenti et même souvent paralysé l'attention au terrestre. (C'est l'un de mes désaccords avec le professeur Marion quand il demande : « La Terre-mère exigera-t-elle des sacrifices humains ? » : des millions d'hommes et de femmes ont été, sont toujours sacrifiés à cet oubli de l'immanence au nom de l'atroce transcendance du hors sol. Ce sont ces sacrifices là qu'il faut faire cesser d'abord.)

La deuxième leçon, liée d'ailleurs à la première, c'est de restituer à la question des rituels sa position clef dans toute reprise de la prédication. En effet, j'en suis parfaitement conscient, le schème ne s'exprime pas particulièrement bien dans le langage de l'argumentation — dire « la fin du temps dans le temps qui passe » c'est ne rien dire — mais s'exprime de façon privilégiée dans les rituels. (Et encore mieux, cela va de soi, dans la vie bonne et par les pratiques de charité sans lesquelles nous ne serions que des « cymbales retentissantes ».) Parler de Bien Commun sans parler des rituels constructeurs de communs, c'est parler dans le vide. Or pouvez-vous me nommer un seul rituel, une seule cérémonie, une seule prière, un seul hymne qui se soit emparé de *Laudato Si !* pour rendre compréhensible la prédication évangélique, non pas à ceux de l'intérieur, *ad intra*, mais à ceux, *ad extra*, qui y sont devenus totalement étrangers — je veux dire bien sûr la plus grande majorité de nos concitoyens puisque ne rien comprendre à la prédication chrétienne est devenu aujourd'hui la position par défaut.<sup>2</sup>

Or, c'est là que l'on bute sur l'ensemble des métaphores, des hymnes, des gestes, des invocations, des prières qui continuent à indiquer un contraste classique entre les réalités d'en haut et celle de la terre, sans prendre en compte leur inversion récente. J'ai été frappé, au cours de la dernière célébration du Vendredi Saint, de vérifier que la prière dite pourtant « universelle » passait en revue tous les sujets, sauf le plus universel de tous, celui de la terre mère sœur qui gémit sous nos coups. Problème de composition, chaque fois différent, et qui doit en plus (le professeur Gaillardet nous le rappelait hier) se confronter avec les sciences de cette terre reconfigurée par la notion de Zone Critique. Les rituels de composition achèvent, réalisent, avancent le Bien Commun, mais doivent le faire composant par composant, situation par situation, comme l'a rappelé le père Louzeau. Si l'on voulait simplifier le but à poursuivre dans la réinvention des rituels, on pourrait dire qu'il s'agit de combiner à nouveaux frais les figures de l'immanence et celles de l'imminence, la sainteté ancestrale du monde et l'urgence nouvelle de ne pas le faire disparaître. En particulier parce qu'ils doivent permettre enfin de désigner les ennemis, de façon explicite et qui ne soit pas vengeresse, dans les innombrables conflits actuels et à venir sur l'occupation des terres.

---

<sup>2</sup> Remarque du cardinal Tukson « En ce sens, les éthiciens sociaux et les sacramentalistes pourraient faire la lumière sur la façon dont la notion de temps comme *kairos*, par opposition au temps comme simple *kronos* (qui nous conduit à la «rapidification»), peut motiver un changement réel dans la façon de vivre, la production, le commerce, la consommation et le gaspillage. »

La troisième et dernière leçon, c'est de savoir comment saisir l'occasion d'un renouvellement des conditions mêmes de la prédication, occasion offerte par le Nouveau Régime Climatique et l'inversion proposée par *Laudato Si!* Le schème de la fin du temps a eu longtemps un formidable effet de libération et d'émancipation, par contraste avec les religions civiques et cosmiques. Ensuite, à partir de l'époque moderne, à cause de la malencontreuse compétition avec les sciences, il s'est littéralement « perdu dans les nuées ». En tous cas, il est resté sans force pour lutter contre la fausse transcendance du hors sol et de l'indifférence de plus en plus prononcée, de plus en plus criminelle, à l'existence terrestre. Contre ce hors-sol l'appel aux « réalités d'en haut » a sonné faux, ou même a semblé comme une absolution des crimes commis. (Je rappelle que le climato-scepticisme ou ce que j'appelle le climato-quiétisme reste de rigueur chez les chrétiens et pas seulement en Amérique).

Jusqu'à la situation actuelle d'inversion des valeurs de transcendance et d'immanence. Or, brusquement, la prédication inspirée par le schème de la fin du temps retrouve toute sa puissance, à condition de saisir l'immanence comme incarnation et l'imminence comme lutte contre le hors-sol. Il ne s'agit plus d'attendre ou de prêcher l'Apocalypse, mais d'empêcher la fin du temps, sous la forme totalement pratique, mondaine, objective, matérielle de la disparition du sol sous les pieds des humains et de leurs commensaux. Retour de la grande question du *katekon*, de la capacité à ralentir, suspendre, retarder la fin des temps qui n'est plus devant nous, mais, dans un sens imprévu, derrière nous, comme s'il s'agissait d'un coup déjà joué.

Empêcher la fin du temps, plonger dans les réalités d'en bas, s'immerger et non pas s'émanciper, apprendre à dépendre, voilà le mouvement et l'énergie retrouvée de la prédication apostolique. Le schème est toujours le même, comment serait-il différent ?, mais les figures en sont toutes nouvelles. C'est à ce retour d'énergie, dirigée cette fois-ci, vers les nouvelles figures de l'incarnation, que se mesure le caractère prophétique de *Laudato Si!* L'originalité de la géohistoire, c'est d'ouvrir une situation qui n'est pas sans rapport avec les débuts de la version paulinienne du christianisme. L'erreur serait d'essayer de faire rentrer le Nouveau Régime Climatique dans l'appareil usuel de la doctrine et des rituels en pensant qu'il s'agit de la « nature » à peine transformée, simplement un peu plus colorée, un peu plus insistante, un peu plus tragique. Non, il me semble, si vous avez saisi les trois exposés de cette après-midi, que cette nouvelle figure du monde offre l'occasion de prêcher enfin *ad extra* et non plus *ad intra* en rendant l'ancien schème de la fin du temps à nouveau compréhensible aux multitudes.